
Contes et légendes

Rencontres liées à un besoin naturel

par Lillian Smith Sherrer

Traduction de Jean-Louis Bertrand

Pas de doute, nous sommes la dernière génération d'une société qui a la chance (?) de se souvenir des vieilles toilettes extérieures ou bécosses (*back house*), comme s'appelaient les installations nécessaires pour satisfaire un de nos besoins naturels.

Ces bécosses avaient différentes tailles et étaient soit fixées à la maison, semi-attachées ou détachées. Elles étaient munies de deux ou de trois orifices, mais parfois aussi d'un seul. Au cas où des jeunes ne connaîtraient pas ce phénomène, je vais essayer de les éclairer.

Une bécosse se compose d'un banc (une planche avec des trous de la taille appropriée), soit l'équivalent de nos sièges de toilette. Cette banquette, placée à une hauteur confortable, était soutenue sur ses côtés et ressemblait à une boîte. Ajoutez des murs et un toit et vous obtenez une petite cabane. Pas de plomberie et, par conséquent, ni fuites ni obstructions. Ces installations sanitaires étaient nettoyées manuellement une ou deux fois par année.

Ma première rencontre avec l'un de ces trônes majestueux remonte à ma tendre enfance, à la ferme de ma grand-mère, où j'ai grandi. Papa travaillait à la ferme. Grand-maman avait la moitié des revenus de la ferme et papa, l'autre moitié pour subvenir aux besoins de notre famille. Nous partagions la maison; deux pièces en bas pour grand-maman et la grande chambre en haut des escaliers pour stocker ses biens les plus précieux.

Accéder aux doubles sanitaires de grand-maman était une expérience éprouvante pour une enfant peureuse comme moi, surtout quand le crépuscule approchait. Nous devions franchir la porte arrière de la cuisine et reluquer à droite l'escalier menant à la pièce au-dessus du hangar pour assurer notre sécurité. Tout va bien! À gauche, à travers la porte de la cuisine d'été, seule une vieille armoire en bois était visible. Il fallait s'avancer vers la porte ouvrant sur l'extérieur en passant par le porche. Ouf!! Directement à la droite, le stockage du bois. Il se trouvait au moins trois pieds plus bas et, au gré des périodes de l'année, soit regorgeait de cordes de bois ou déplorait leur absence.

L'allée vers les toilettes était bordée de murets. Un premier arborant la chère couverture de buffle (utilisée pour nous couvrir lors des promenades en traîneau), suspendue, prête à l'emploi. L'autre supportait la vadrouille et son essoreuse. Rien d'inhabituel. Enfin, nous arrivions à la bécosse!

Nous ne savions pas encore combien nous étions chanceux d'avoir la nôtre dans la remise à bois, donc attachée à la maison. Pourtant, c'était extrêmement froid quand il fallait s'y traîner les jours d'hiver. Mais elle était toujours bien peinte et tapissée. Grand-maman y veillait, car elle était fière de son cabinet d'aisances extérieur.

Comme papier de toilette, nous utilisions tous le catalogue de Sears Roebuck. Si la chance nous souriait, nous profitions des pages plus douces au toucher, choisies de préférence aux pages rêches, plus brillantes. Bien sûr, tout en choisissant notre page, nous admirions les photos (sauf en hiver). La plupart du temps, grand-maman plaçait une boîte en bois, peinte en gris, dans un angle de la bécosse. Les pages du catalogue, coupées en deux, y étaient stockées, commodément prêtes pour

les travaux de toute taille. Grand-maman était merveilleuse!

Pour l'éclairage, la cabane avait une petite fenêtre. Parfois sur le côté, mais souvent sur la porte en forme de lune. Celle de grand-maman se trouvait directement au-dessus du siège. Ainsi, en fermant les couvercles assortis aux orifices, on pouvait se hausser sur le banc pour obtenir un excellent point de vue, celui de l'œil d'un enfant.



Ces perspectives variaient selon les saisons. À l'automne, les pommes rouges suspendues au pommier d'hiver; ce vieil arbre, penché sur le poulailler, se trouvait de l'autre côté de l'allée, de notre point de vue. Parfois, une poule picorait les pommes tombées. Ou encore, le saupoudrage de neige sous le buisson de rosiers blancs du mariage de ma mère, qui prospérait en raison peut-être des écoulements souterrains. Près du bosquet de roses, le potager toujours parfaitement entretenu. Le soir, après sa longue journée de travail à la ferme, papa désherbait et câlinait régulièrement les plantes déjà en bonne santé. Des lignes droites sans mauvaises herbes. Afin de les voir, il fallait allonger le cou un peu vers la droite, un apprentissage facile pour un spectateur curieux.

Très souvent le matin, après avoir accompli les premières nécessités (à la bécosse), nous grimpons rapidement sur le banc pour compter le nombre de vaches dans la basse-cour. De cette façon, nous savions combien de temps il restait avant la fin de la corvée. Car, après la traite, chaque vache sortait de la grange. Elles buvaient ensuite de l'eau dans la cuve de la basse-cour (faite d'un tronçon d'arbre dévidé) et elles se baladaient jusqu'à ce que la traite soit terminée. Nous attendions avec impatience la fin du rituel pour les conduire au pâturage. Nous devions d'abord nous assurer que les voisins n'étaient pas déjà sur la route avec leurs Ayrshire, qui allaient paître un peu plus loin de chez nous. C'était toujours amusant de voir quelles vaches étaient sur la route les premières, les Ayrshire ou nos Jersey.

Le lait des vaches était conservé au froid dans une cuve d'eau en ciment, à l'intérieur de la grange. Avant que le camion vienne chercher les bidons de lait pleins et en laisse des vides, papa sortait les bidons de huit gallons. Il les soulevait sur le plateau fabriqué à cet effet, à la hauteur du camion. Ce plateau était près de notre fenêtre de sorte que nous pouvions compter soit les bidons vides, soit les bidons pleins selon le moment où l'appel de la nature nous dépêchait vers notre point de vue.

Inutile de dire qu'à cet âge, très rarement avons-nous admiré les montagnes qui nous entouraient de beauté. (Le mont Sugar Loaf, en forme de pain de sucre; est-ce vraiment du sucre? Pourquoi le mont Owl's Head porte-t-il ce nom? C'est un mystère.)

Sauf en hiver, quand la fenêtre était trop givrée, nos jours étaient remplis de scènes champêtres. Nous gardons de bons souvenirs de cette bécosse très utilisée pour les pipis, à la maison de grand-maman.

Ma rencontre suivante avec ces merveilles en bois, c'est quand j'ai commencé l'école. Il y en avait deux, à deux trous. Une pour les garçons et une pour les filles. Bien sûr, elles étaient séparées dans le hangar de bois.

Mais quand, au secondaire, je me suis rendue à la maison d'une amie, j'ai pris conscience des inconvénients d'un lieu d'aisances non attaché à la maison. À ma grande consternation un jour de neige, elle se trouvait dans la cour près du garage. Cela s'est avéré une rencontre pleine de courants d'air.

Quelques années plus tard, je fus très excitée, en visitant les parents de mon petit ami, de découvrir des bécosses jumelles à double usage. La première, à l'étage à côté de la pièce au-dessus du hangar, projetait sa masse à l'arrière de la maison. Deux orifices, un grand et un petit pour les petits besoins; utilisés en duo, ils étaient vraiment confortables. Juste en dessous, une autre bécosse à deux sièges, dont l'accès se trouvait dans le hangar à bois. Il y avait une fenêtre bien entretenue sur un côté, comme celle du dessus. Quelle merveilleuse idée, un duplex biplace dans une même maison! Le seul de son genre à ma connaissance.

Avec six enfants et près de vingt ans plus tard, nous avons acheté la propriété (après le décès de mes beaux-parents). La bécosse duplex était intacte. Elle s'est avérée très utile à travers les années, même si nous avons également des installations modernes à l'intérieur. Maintenant que nos six enfants sont partis, elles sont vraiment au repos.

Cela nous semble encore incroyable d'avoir tant acquis dans la vie — deux bécosses à deux trônes sous un même toit. Et attachées à la maison, en plus!!

